

W.

Immersion dans l'œuvre de Wajdi Mouawad

petit conte initiatique pour une voix et un violoncelle.
(et une lampe à filaments au milieu des spectateurs/auditeurs)

Ecriture et voix : Anaïs Allais

Violoncelle : Amandine Dolé

Aide à la dramaturgie : Lise Abbadie (et Catherine Blondeau)

hôtesse de l'air et régie plateau : Lise Abbadie

Voix off : Wajdi Mouawad

(Les passages en italique sont tirés d'*Alphonse*, du *Poisson Soi*, du *Soleil ni la Mort ne peuvent se regarder en face* et d'*Architecture d'un marcheur*.)

Ici c'est chez vous.

L'espace que vous occupez avec vos fesses,
vos pieds,
ce petit carré sur lequel vous vous tenez,
c'est chez vous.

Mais vous auriez pu être assis ici, sur cette chaise, en face, et en ce cas vous auriez vécu ailleurs.

Et en ce cas, vous auriez peut-être pu vouloir passer vos vacances sur la chaise sur laquelle vous vivez hasardement en ce moment.

Il y a des gens qui préfèrent voir des violoncelles de dos, d'autres de profil, d'autres de face. Ca dépend.

Vous auriez aussi pu déménager parce que chez vous, vous sentez comme un courant d'air, ou un courant de guerre, vous pourriez avoir besoin d'être ailleurs.

Il faut savoir que nous sommes tous assis sur une bombe qui peut exploser à tout moment.

Mais bon.

Présentement, vous êtes chacun chez vous.

Sur votre territoire.

Personne d'autre que vous sur la terre ne peut l'occuper maintenant.

Tout le reste est un espace d'apparition où l'autre peut surgir.

A tout moment.

(l'ampoule à filaments s'allume)

Regardez cette lumière devant vous.

Fixez la.

Fixez là vraiment.

Ce n'est pas le soleil c'est une pâle imitation.

C'est nous qui avons inventé ça.

On l'aimait tellement ce soleil au dessus de nous, qu'on ne pouvait plus supporter son absence.

Alors on a inventé « ça », pour compenser, pour se consoler de la nuit et des jours de grand gris.

La peur de l'oubli, de l'oubli du soleil, nous a fait inventer ça.

Cette fiction à interrupteur.

Et le soleil on ne peut pas le regarder en face, alors que « ça », si.

On peut.

Un peu comme les chats qui ont été inventé pour que l'Homme puisse caresser les tigres.

C'est un pacte qu'on a passé au tout début, au commencement :

le soleil nous ne le regarderons pas en face, jamais longtemps, jamais tout près, sinon tout brûle.

C'est une des Grandes Conditions.

Garder le soleil dans son dos et regarder son reflet.

Devant.

Et devant, la mer est calme, et attend qu'on lui dessine notre vie dessus.

Maintenant quittez cette lumière et fixez autre chose : le mur, la poignée de porte, les chaussures du voisin.

Voyez cette tâche qui vous suit et qui s'imprime sur tout ce que vous touchez des yeux.
Qu'ils soient fermés ou ouverts, elle sera là.
comme pour vous rappeler qu'entre vous et ce qui vous entoure,
il y a toujours une tâche, une éclipse qui cache un secret derrière.
Comme une surimpression.
elle a les contours troubles de vos petites histoires, elle vous porte, vous résume,
vous débarrasse de vous même et vous en rapproche,

C'est imprimé.
Une impression.
Vous êtes impressionnés de vous-même.

Vous êtes venus pour entendre parler de quelqu'un qui n'est pas là pour se raconter lui même.
Comment raconter quelqu'un à sa place ?
Comment tenter de restituer le plus précisément possible son visage brisé ?
Car c'est ça, la vérité du miroir : celui qui ne reflète jamais mieux notre visage que lorsqu'il est parfaitement brisé.
Nous avons peu de temps,
la vie est virgule,
il nous faudrait 7 lunes pour lire tout ce qu'il a laissé sur sa route,
7 lunes pour rebrousser chemin.
Et pendant que nous sommes ensemble,
il continue de marcher et nous échappera encore,
quoiqu'il arrive.

Mais il a sûrement posé une enveloppe quelque part uniquement dans le but que vous la découvriez,
vous seul,
et vous ne le savez pas encore.

Ce que je veux partager avec vous aujourd'hui
c'est une sorte de guide du routard pour aller le visiter,
et peut-être trouver cette enveloppe qu'il vous a mis de côté.
Vous pouvez écouter, mais vous pouvez tout aussi bien aussi dormir.
Personne ne le saura.
Encore faut-il se réveiller à temps pour laisser la place aux prochains locataires de votre chaise,
il faut penser aux générations qui suivent.

N'attendez rien de nous, comme nous n'attendons rien de vous.
Ne soyez qu'oreille, les mots et les notes feront le reste.
Creusez au dedans et devenez caisse de résonance.
Rentrez chez vous, en-fance.
Voyez-vous, enfant.
Dites-vous qu'il attend désespérément votre retour.
Encerclez cet enfant de vos bras,
Et surtout ne lâchez pas prise, malgré les mille métamorphoses.
Il y a des pays qui vont naitre et mourir en même temps.

Comment tout cela a-t-il commencé ?

Le petit homme, appelons-le « Personne » puisque son nom est imprononçable, ne se regarde jamais dans le miroir.

C'est dans une flaque d'eau, une porte vitrée, un plateau d'argent, qu'il se voit, qu'il regarde.

C'est donc l'histoire de Personne.

LE LIBAN

Sa mère lui hurle dessus pour qu'il descende les poubelles.

Elle n'est pas fâchée mais elle hurle.

C'est comme ça.

Le petit homme a quelques années et un caillou dans la poche.

Qui le relie à la Lune.

longtemps, il n'a pas parlé. Jamais.

On l'a cru sourd mais c'est tout simplement parce qu'il n'avait rien à dire.

Frisé, félin et fragile.

C'est quand il a cessé de comprendre que la parole est apparue.

Son père lui jette souvent des mots rudes à la figure,

Pour l'endurcir.

Pour qu'il fronce enfin les sourcils.

Mais Personne s'en fout,

Parce qu'il est le seul à savoir qu'il a un caillou dans la poche.

Il le sert fort en attendant que ça passe et en se répétant :

« ilm'engueulemaisilnesaitpasquejaiuncailloudanslapoche,

ilm'engueulemaisilnesaitpasquejaiuncailloudanslapoche,

ilm'engueulemaisilnesaitpasquejaiuncailloudanslapoche »

A Personne, longtemps, on apprend la détestation,

on apprend à chanter quand l'Autre meurt,

on apprend à applaudir uniquement ce qui est pareil à lui,

on apprend aussi que les statues bougent.

Il est dans sa chambre, au Liban, son Ithaque.

A côté il y a une mer mais il n'entend pas les vagues.

Sa famille de sang dort.

Lui non. Il a du mal. Il a soif.

Il se lève pour aller à la cuisine mais le couloir est ainsi fait que l'interrupteur est à l'autre bout.

Il doit le traverser à l'aveugle,

en chauve-souris,

en écholocation,

à la mémoire de pas de la nuit d'avant, de celle encore avant, de celle encore encore avant.

Et une fois arrivé, la lumière, qui devait être son repère, qui était son objectif,

lui faisait perdre tous ses repères.

C'est pour ça que le petit homme, se méfie de la lumière comme d'autres se méfient de l'ombre.

A la cible, toujours, il préférera la trajectoire titubante.

Se méfier de la lumière.

Pas de face à face.

La lumière peut retenir ceux qui s'y attardent trop, ceux qui la fixent sans balayer le reste du regard.

Elle hypnotise, elle immobilise, elle endort,

Pour finir dans la vie de tous les jours.

La révélation de cette lumière peut avoir quelque chose d'étouffant.

On s'y abandonne comme un lézard sur son mur.

Et on se rend compte que ce trop long spectacle ne donne rien d'autres qu'une jouissance démesurée.

Il n'y a plus de mouvement, plus de questions.

Juste... une tâche.

Nous allons passer notre temps à déménager comme Personne.

Puisque son existence, à Personne, est faite de déménagement et de métamorphose.

De métaphores si vous préférez.

Le seul voyage que votre appli google ne pourra pas podométrer.

Un voyage clandestin et intemporel.

Nous allons donc dériver dans ce couloir,

et il y a peu de chances que nous arrivions à l'interrupteur.

Mais comme « peu », ce n'est pas « rien », nous allons y aller quand même, comme Personne.

Pendant ce temps la musique et moi, on vous regardera.

Il n'y a que nous qui vous regarderons.

Tout ce qui va suivre vous regarde.

« ça » vous regarde.

Mettez votre masque de sommeil, il est temps d'embarquer.

« quand on est petit,

on est bien mal renseigné.

Alors on imagine.

Plus tard,

Imaginer ca devient plutôt compliqué.

Alors on se renseigne,

Alors on devient grand et y'a pas de mal à ça.

C'est dans l'ordre des choses.

Et les choses sont bien faites

Puisqu'elles nous empêchent de revenir en arrière,

Ce qui est très bien.

Et les choses sont bien faites

Puisqu'elles nous empêchent de revenir en arrière,

Ce qui est très bien.

Car,

Si par le plus grand des hasards,

*Un homme croisait sur son chemin l'enfant qu'il avait été
Et si tous les deux se reconnaissaient comme tel, ils s'écrouleraient alors la tête la première
contre le sol, l'homme de désespoir l'enfant de frayeur. »*

Imaginons un instant que notre Personne, notre petit homme, croise dans le couloir
l'être qu'il sera devenu.

Et nous voilà, avec lui, le nez collé au plancher.

Evanouis.

La pluie. L'orage. La guerre.

Des bombes éclatent un peu partout autour de Personne.

Des feux d'artifices.

Ses parents sortent en trombe de leur chambre.

Son frère. Sa sœur.

La voisine d'en face se met à leur raconter en boucle les cris de la ville :

« Vous savez la famille machin, ils étaient au cœur des explosions, ils se sont réfugiés
dans leur cave et se sont mis à prier devant leur statue de la vierge et alors la bombe a
traversé le toit puis le deuxième étage puis le premier puis le rez de chaussée et quand
elle est arrivée à la cave la statue de la vierge a levé la main et a transformé la bombe en
une pluie de pétales de roses qui tombaient doucement sur les joues des enfants. »

Le petit homme commence à croire que toutes les statues se mettent à bouger pour
dévier les trajectoires. Que c'était possible. Qu'il fallait des circonstances bien
exceptionnelles mais que c'était possible. Il décidera de le croire toujours.

Suivons le à la fenêtre qui donne sur la rue. A gauche, derrière le grand cèdre, un
autobus est arrêté par des miliciens. Il croise le regard d'un petit homme de son âge. Ils
ne se lâchent pas des yeux et s'observent. Longtemps. Jusqu'à se devenir l'un l'autre. Et
puis tatatatatatatatatatata : La vitres rougissent, se brisent, et avec, le visage de
ce petit homme. En mille morceaux. Et puis le feu.

Le noir.

Le silence.

Parents, frère, sœur se mettent à emballer frénétiquement leurs affaires.

Le petit homme s'assoit dans le couloir, les sourcils relevés, en apnée.

Et c'est là, à ce moment précis, qu'il décidera de décider de se rendre à Pacamambo,

Un pays qui n'est pas cartographié.

Le pays des choix.

Le pays qui pouvait accueillir le plus de possibles possibles.

Mais la route sera longue et clandestine jusqu'à cet interrupteur-là.

Il faudra passer un cap dangereux entre deux mers, celui qui fait passer de la réalité au
réel.

Je quitterai les oiseaux

Je quitterais la mer

Je quitterai ma terre

Je quitterai ma langue

Je partirai à pied

Je partirai sans armes

Je partirai comme un voleur

Je marcherai sans cesse

Je dormirai sur le pas des maisons

Je mangerai les bourgeons des arbres

*Je chercherai partout
Au nord au sud à l'ouest à l'ouest
Je chercherai sous la terre
Je chercherai sous la pluie
Je chercherai au creux des tempêtes
Au milieu des déserts
De glace de sable et de sel
Je chercherai jusqu'à la dernière source de mon sang !*

Ce petit homme, mais il le saura plus tard, se sent très bien au bord des mers mais pas devant l'océan.

Ce petit homme n'aura jamais de chez lui, il ne pourra jamais dire : « ici c'est chez moi ». Ca, il le saura toujours.

Et toujours il échouera aux abords du Grand Nulle Part.

Il se laisse d'abord porter chez les Lotophages.

Ils l'accueillent en lui faisant manger une carte de séjour qui lui fera oublier sa langue maternelle.

LA FRANCE

Il est entre quatre murs, en France, chez les lotophages.

On lui attribue provisoirement une chambre de l'oubli dans laquelle il lui faut parler uniquement la langue officielle.

Il a beau appeler la réception, rien n'y fait.

Pour avoir de la lumière, pas d'interrupteur, il faut hurler « Lumière » sans chant, ni accent.

Il reste donc longtemps dans le noir en attendant que les bons sons sortent,

La main dans sa poche, serrant son caillou.

« Je marche et je sais ce que marcher veut dire

Je vis et je sais ce que vivre veut dire

Je parle et je ne sais pas ce que parler veut dire

Je parle et je ne sais pas ce que parler veut dire »

Il blanchit sa peau et se met bientôt à parler, à parler, à parler, à parler mieux que personne pour survivre au milieu de tout le monde.

Chez les Lotophages, impossible de prononcer son nom sans l'écorcher.

Majdi ouawad... Wadji Mawoud... Mouajdi Miamiam...Oujdi Mamad...Wajid Mouwad...

Tout était de nouveau à sa place, sauf les lettres de son nom.

C'est dans cette chambre qu'il devient imprononçable.

C'est dans cette chambre que Personne naît et meurt à la fois.

C'est dans cette chambre que le cœur de ce petit homme se met à avoir une soif insatiable d'infini.

Autour de lui, les gens ne veulent plus croire, ils savent.

Ils attrapent tout ce qu'ils savent de Personne.

Ils le trient, le rangent, le consignent, le mettent de côté.

Jusqu'au prochain qui leur tombera dessus.

En attendant, le petit homme se met à lire tout ce qu'il trouve dans la langue officielle.

Des livres maintiennent les pierres entre elles et forment les murs qui l'entourent.

Il suffit de se saisir des plus accessibles, ceux à sa hauteur et qui ne risquent pas de faire tout s'écrouler.

Il se cache dans son couloir et les dévore, un à un.

Chaque personnage rentre en lui pour ne plus jamais en sortir.

C'est comme ça qu'il fait la connaissance de Françoise Dupont, dit « Fantomette ».

Cette petite femme mène une double vie, elle est écolière le jour et justicière masquée la nuit.

Elle parle un nombre considérable de langues et connaît la lecture labiale.

Elle n'a pas de supers pouvoirs mais elle aussi lit beaucoup,

Ce qui lui sauve plusieurs fois la vie,

Personne tombe en amour pour la première fois.

Lui aussi a une identité secrète,

Lui aussi est indéchiffrable,

Imprononçable.

Il lui donne régulièrement rendez vous dans son couloir.

Et clandestinement, Fantomette l'aide à se souvenir du pays d'où il vient, de son Ithaque, du miel des gâteaux, de sa langue maternelle, des vacances au bord de la mer, des bombardements, des fuites, des veilles.

Il lui confit à voix basse ce qui est devenu un songe lointain, un rêve très précieux, heurté violemment.

Mais n'oublions pas que tout est encore sursis pour notre petit homme.

Et un petit matin de ce monde-là, les Lotophages se présentent à lui les mains vides,

ils n'ont plus de cartes de séjour à lui faire manger pour séjourner,

et on le laisse, lui et son couloir, dériver sur d'autres flots.

Les flots d'un océan cette fois,

Avec, pour seul gilet de sauvetage, les personnages de ses lectures.

LE QUEBEC

Il échoue dans une salle de classe, dans une grotte, au Québec.

Il entre dans un aveuglement, ballotté par ce qui l'entoure,

On le bouscule à gauche, à droite, à droite, à gauche, devant, derrière,

Il n'arrive plus à évaluer les distances, il se cogne contre chaque paroi,

S'assomme avec des stalactites.

Il met sa main dans sa poche mais son caillou a disparu.

A la place il trouve un scarabée qu'il baptise...Kafka.

Il le sert si fort, pendant si longtemps, que sans s'en apercevoir, il le devient.

Métamorphosé.

« Je suis un scarabée il faut que je reste alité

Je suis un scarabée il faut que je reste alité

Je suis un scarabée il faut que je reste alité »

Il se sert de ce nouvel état et de son nom imprononçable pour tenter de se faire réformer de la vie administrative et scolaire mais rien n'y fait.

Il est en T-shirt quand tout le monde est matelassé, en anorak.

Il les observe ajouter des épaisseurs de jours en jours,

jusqu'à effacer chaque visage,

Ne laissant s'échapper qu'un œil derrière leurs bonnets, capuches, écharpes.

Des cyclopes.

Ici aussi, pas de guerre, pas d'effusion, pas de sang.

Sur les parois de la grotte, des écrans diffusent les images de sa guerre,
celle qui l'a élevé, son Ithaque.
Il est vite pointé du doigt.
Ici aussi les gens s'empare de ce qu'ils savent du petit homme pour le questionner et le
savoir encore plus.
Ils le questionnent,
Ils le questionnent,
Ils le questionnent,
Ils le questionnent,
il ouvre grand la bouche... mais rien ne sort.
Il est bien incapable d'expliquer pourquoi le sang coule encore là-bas, pendant que lui
est ici.
Incapable de décrire l'ennemi.
Dans une ligne ivre, il traverse donc la grotte au milieu de tous ces Autres à qui il ne
ressemble pas, attendant de voir une statue bouger.

De plus en plus, à force de regarder les écrans sur les parois de cette grotte,
Une tâche s'imprime sur sa rétine pour ne plus le quitter.
Une tâche qui le débarrasse de lui-même,
Qui lui rappelle qu'entre lui et tout ce cirque, il y a un secret.
Cette tache a les contours et les couleurs de son scarabée.
Un scarabée bleu jade.

*Le scarabée bousier est doté d'un système intestinal d'une extrême sensibilité.
Le scarabée bousier se nourrit exclusivement des excréments des autres animaux.
Le scarabée bousier extrait les sels minéraux abandonnés par les animaux plus gros que
lui.
Le scarabée bousier moule à même les excréments une pilule plus grande que lui.
Le scarabée bousier creuse un trou comme on creuse sa propre tombe.
Le scarabée bousier s'enterre avec sa pilule.
Le scarabée bousier dévore sa nourriture dans la plus grande obscurité.
Le scarabée bousier digère et métabolise les excréments.*

A 5h, tous les matins, il distribue des journaux pour s'acheter un anorak.
Un bonnet.
Une écharpe.
Des moufles.
Pour tenter de se fondre dans cette neige et de la traverser en silence.

Sa langue maternelle a fini par fuguer par une porte dérobée,
Trop étouffée par la langue des cyclopes,
sensiblement la même que celle des lotophages.
Mais dans un petit coin, une langue nouvelle commence à surgir, une langue poétique,
sans territoire.
Lui trouver un abri.
Lui trouver un abri.
Il pointe dans sa tête un terrain d' vague et se dit que c'était ici,
depuis le début,

ici.
Dans sa tête.
Donc partout où il sera.
Le chemin vers le plus de possibles possibles.
La porte du pays des choix.

LE TERRAIN D'VAGUE

Il découvre un espace qui apparaît sur demande.
Une île flottante au cœur de la ville.
Son île.
Ici, tous les vents libérés soufflent ensemble dans toutes les directions.
Lui reste donc à aiguiser sa boussole.
A trouver le fil du temps et à prendre pied dans ce monde.
Être vigilant à ne pas trop savoir où il va.
Se servir des mots pour dériver.
Contrôler en dérivant.
Chaque voyage repose sur une erreur.
Il essaye de ne pas s'en faire : on ne sait jamais d'où il vient le pas tranquille de l'ange.
« Chaque voyage repose sur une erreur.
Chaque voyage repose sur une erreur.
Chaque voyage repose sur une erreur. »

Trouver des alliés. Des complices.
Il se met à chercher des compagnons de route chez les cyclopes.
Des cyclopes errants. Des ébranlés, comme lui.
Des amis.
Il donne à chacun les clés de son terrain d'vague et les invite à dériver avec lui.
Solitaires mais solidaires.
Il y aura un temps pour vivre et un temps pour témoigner de vivre.
Ils se réunissent tous les soirs, ôtent toutes leurs épaisseurs et se racontent leur mythologie personnelle, leurs petites histoires, leurs inquiétudes.
Son terrain d'vague devient le théâtre d'une bande d'ébranlés,
la boussole d'une odyssée.

Il faut souhaiter que dure le voyage mais ne surtout pas oublier le Liban, Ithaque, Pacamambo.
Devenu capitaine, notre petit homme doit maintenant trouver sa mesure,
connaître le rythme de chacun de ses pas pour arriver à l'heure à un rendez vous qui ne lui a pas été fixé.
La flèche de l'oracle est lancée.
Impossible de savoir quand elle touchera sa cible.
Surtout ne pas se précipiter.
Pour cela, il éloigne les couteaux de ses mains,
de peur de ce qu'il pourrait en faire,
et se saisit à la place de tous les mots qui lui passent sous le nez.
Il se met à écrire frénétiquement pour percer la mer de glace qui est en lui.

Je suis né pendant la guerre du Vietnam quelques semaines après les événements de Mai 68 et me suis éveillé quittant la prime enfance avec la guerre du Liban puis celle de l'Iran contre l'Irak ma pensée a été dépassée par la guerre des Malouines et j'ai senti la nécessité de prendre la parole avec la guerre d'ex-yougoslavie les charniers du Rwanda ont été le relais de la guerre du Golfe et ont précédé les hécatombes du Kosovo je n'ai rien compris aux massacres en Algérie et personne ne m'a encore parlé du Tibet et très peu de la Somalie je suis devenu adulte avec la seconde Intifida de septembre 2000 et mon innocence a éclaté contre le récif du 11 septembre 2001.

Nous voici, avec lui et sa bande d'ébranlés, en chemin vers le plus de possibles possibles. Ils oscillent entre l'intérieur de la grotte et leur terrain d' vague, là où l'horizon se découvre.

Ils voient toujours leurs propres ombres s'agiter sur la paroi du fond, mais ne les prennent plus pour seule réalité.

Ensemble, ils comprennent qu'une lumière est dans leur dos,

Qu'il leur faut se retourner pour la regarder en face, furtivement, et tenter de la nommer.

Au milieu de l'hiver, chacun découvre en eux un invincible été.

Une lumière insensée dans l'obscurité de leur vie.

Un soleil d'Ithaque.

Alors qu'ils sont en cercle, prenant la parole à tour de rôle,

Se déversant de tous leurs maux qu'ils abandonnent au centre,

créant ainsi une montagne de détritrus faite de mots de leur maux,

un jeune homme surgit de derrière ces déchets.

Il a un jean troué au genou gauche, une chemise un peu trop grande pour lui, et des cheveux lui tombe sur les yeux.

Il dit s'appeler Littoral.

« Bonjour je suis Littoral,

Littoral, c'est moi ».

Les questions se lèvent une à une et vont se nicher sur lui,

Comme des aiguilles d'acupuncteur.

Littoral s'approche du petit homme et lui glisse à l'oreille :

« Il m'est arrivé quelque chose

j'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi,

je dois aller enterrer mon père dans son village natal, son Ithaque.

tu dois aller enterrer le libanais que tu n'es plus, ton Ithaque.

Si tu ne nous aides pas, tu nous perdras »

Et il s'approche encore, renflant Personne comme un animal.

Notre petit homme s'évanouit et quand il ouvre les yeux,

Tous les visages de la bande d'ébranlés sont penchés sur lui,

Prêts au départ.

Ensemble ils partent avec le corps du pays d'enfant de Personne pour lui offrir de belles funérailles.

Une série d'individus se met ainsi à surgir et se raconter dans l'oreille de Personne, avec à chaque fois une nouvelle quête à inscrire dans sa propre odyssee. Ils ne sont pas de la même réalité, mais sont pourtant bien réels.

Pas de doute. Ils sont là. Bien là. Nés du terrain d'vague pour s'en échapper, chacun à leur manière, usant Personne jusqu'à l'os.

Ils rejoignent et disparaissent, dès que le point final de leur histoire sonne. Mais il peut être bien long à arriver. Et ça, Personne le sait. Et il faut savoir qu'ils ont plus ou moins bon caractère. Ils sont d'hier, de demain, et profitent juste d'une faille dans le temps, d'un pli, pour envahir, de force. Et une fois là, impossible de faire sans eux.

Littoral, qui devient de plus en plus pressant, menaçant tous les jours de sauter par dessus n'importe quel bord, arrive enfin à Ithaque grâce aux ébranlés, où il restera en paix.

Personne y reconnaît son propre cadavre.

Il invite à ses funérailles des gens de là bas, orphelins de leur Guerre-mère.

Il leur raconte les écrans-excréments de la paroi de la grotte et, ensemble, ils tentent de rassembler les morceaux entre ici et là-bas.

La mémoire de l'oubli.

A peine a-t-il cru immerger l'image de sa terre natale, la faisant sombrer sous un flot de mots, pensant en avoir enfin fini, que Personne croise une femme vêtue d'une robe rouge qui lui tend son propre testament. Elle lui dit :

« Je suis Incendies.

Incendies c'est moi. »

Elle chante en s'approchant de l'oreille de notre petit homme.

« Il m'est arrivé quelque chose.

J'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi.

Je dois me consoler en réconciliant mes enfants éparpillés,

Deux d'un côté, un de l'autre.

Tu dois les rassembler et reconstruire l'histoire »

Les yeux rivés sur sa boussole, il part traquer les trois enfants d'Incendies et finit par tomber nez à nez avec chacun d'eux, des jumeaux et un garçon.

Les points d'un triangle.

Il entreprend de réunir la portée en traçant des lignes pleines entre eux.

C'est en reliant les points les plus éloignés

Qu'il reconstruit l'histoire et trouve la fameuse hypoténuse qui lui servira toujours.

A l'intérieur de ce triangle, de cette fratrie, une louve surgit, tourne au rond pour trouver la sortie et finit par bondir sur Personne, elle lui mord le lobe et lui dit :

« Je suis Forêts.
Forêts c'est moi.
Près de deux siècles que je couve mes louveteaux.
Certains grandissent, d'autres non, aucun ne meurent.
Tous traversent les guerres.
Mes règles ne s'arrêtent pas pendant mes grossesses,
Le sang coule toujours toujours toujours .
J'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi.
Tu dois m'aider à comprendre pourquoi rien ne s'arrête jamais. »

Forêts se met à rôder, indéfiniment, autour de Personne.
Il s'en méfie, essaie de garder ses distances, de l'appivoiser doucement,
En la regardant dans les yeux d'abord, puis en lui tendant fébrilement sa main.
Le petit homme sait qu'il n'a pas le choix, quitte à se faire dépecer à la fin.

Le temps de la dompter,
Il se lie d'amitié avec « Assoiffés »,
un jeune adolescent qui vomit tout le temps,
Ecoeuré par une nausée sans fin.
Il cherche à mourir en beauté.
« Assoiffés » l'aide à apprivoiser Forêts, à l'encercler de toutes parts pour qu'elle les
laisse caresser ses louveteaux.
Forêts demande au petit homme tant de vigilance,
qu'elle l'épuise.
Il ne faut jamais la quitter des yeux de peur des dégâts qu'elle pouvait faire.
Plus Forêts grossit et plus Personne a les joues creusées.
Quand il réussit enfin à amener Forêts à son point final,
Il s'écroule de fatigue autour d'une sorte de lac.
Il demande à sa bande d'ébranlés de continuer sans lui,
Leur assure qu'ils se retrouveront sans doute quelque part.
Il tombe à genoux, hagard, regardant droit devant lui.
Vidé.
Vidé.
Vidé.
Et c'est là, sans force devant ce lac, que surgit un jeune homme trempé,
Visiblement resté longtemps sous l'eau,
Peut-être trente ans.
Il s'assoit à côté de personne et commence à lui raconter son histoire à l'oreille :

« Je suis Seuls.
Seuls, c'est moi.
Enfant je voulais être étoile filante,
Puis océanographe,
Puis ingénieur en biomécanique,
Puis professeur à l'université.
Et je me suis retrouvé dans le seul endroit où je ne peux pas respirer comme il faut,
Sous l'eau.
Nous avons besoin de nous.
Je ne suis jamais arrivé à l'heure à un rendez-vous,

Toujours en décalage,
De rendez-vous manqués en rendez vous manqués.
J'aimerais arriver à l'heure, rien qu'une fois. »

Et Seuls passe son bras sur l'épaule de Personne.
Notre petit homme a écouté, avec une attention folle,
Mais n'a toujours pas la force de répondre quoi que ce soit.
Ils restent là, en silence, prenant les mêmes inspirations.
La main de « Seuls » réchauffe Personne, le nourrit.
Il retrouve peu à peu ses couleurs mais se trouve toujours dans une sorte de demi-sommeil.

Un réveil se met à sonner dans une poche,
Impossible de savoir laquelle.
C'est l'heure pour Seuls.
Enfin.

Personne se lève et laisse le lac dans son dos.
Lui aussi a besoin de retrouver quelqu'un,
De se retrouver.
Il décide de faire le chemin vers Sophocle,
un vieil ami avec qui il a longtemps partagé une soif d'infini.
Il lâche sa boussole, il sait que tous les chemins mènent à lui.
Il se retrouve seul sur une autoroute et marche en regardant droit devant.
Il sent une présence,
Depuis longtemps il sent une présence qui ne se montre pas.
Elle est de plus en plus menaçante,
Comme un souffle froid dans sa nuque.
De plus en plus froid.
« Ça » n'est pas loin, il en est sûr.
Il y a un « il y a »
« il y a » est là.
« ça » est là.
Il avance en tournant régulièrement sur lui-même,
Scrutant l'horizon à 360,
Pendant des kilomètres et des kilomètres,
Jusqu'à buter sur quelque chose comme surgit du goudron,
Une créature difforme,
abandonnée au bord de cette autoroute,
semblant être de toutes les espèces à la fois.

« Je suis Anima.
Anima, c'est moi.
J'erre au bord des routes,
Je fais du stop,
Mais personne ne me prend jamais.
Et comme personne ne me prend,
Je suis obligée de prendre les autres de force.
Pour combler ma solitude,

Je les fauche,
Je les agresse,
Je les pénètre,
Je les viole.
Ce n'est pas eux que je veux toucher,
C'est leur peur.
Egorger leur peur.
Mais aujourd'hui, face à toi, je dois me réconcilier avec moi-même. »

Sans réfléchir, notre petit homme prend Anima dans ses bras,
Et continue de marcher tout droit.
Pendant des jours et des nuits,
des jours,
et des nuits.
Quand il arrive enfin chez Sophocle,
Anima s'est endormie.
Profondément.
Il la dépose délicatement sur le pas de la porte.
Elle ouvre les yeux et son regard a changé,
Il est comme apaisé...
Elle s'étire de tous ses membres et rebrousse chemin,
Seule à nouveau.
La main sur la poignée, il l'observe s'éloigner.
Il ne l'avait jamais vu marcher.

Comme toujours la porte de son ami est entrouverte.
Il entre et s'installe chez lui quelque temps,
Le temps de se reposer de ses courbatures à force d'avoir porté.
Et comme toujours il y a un monde fou chez lui,
C'est l'auberge grecque.
il s'assoit près de la cheminée et l'écoute parler de sa tribu,
Des héros,
Des femmes,
Des mourants,
Des Trachiniennes, d'Antigone, d'Electre, d'Ajax, de Philoctète, d'Œdipe....
Des jours, des mois, des années.
Et un petit matin de ce monde là,
Alors que Sophocle dort encore,
notre petit homme se saisit d'un crayon, d'un papier,
et écrit,
en attaché,
« inflammation du verbe vivre ».
Il le pose sur la table et part sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller.
Il reprend la route sans savoir où il va mais il y va.

Rentrer.
Penser à ce quelqu'un qui attend désespérément son retour.
Enfance.
S'encercler de ses bras

et surtout ne pas lâcher prise, malgré les mille métamorphoses.

Echanger, sur la manière dont nous vivons, sur les choix que nous faisons et sur la façon dont nous faisons face à la mort, à l'amour, à la beauté, à la création, serait, pour ce voyageur égaré que je suis, comme lever la tête et regarder les constellations de la nuit, tentant ainsi, même désespérément, de me repérer pour retrouver un souvenir, un indice, pouvant m'indiquer la route du retour. Parler de théâtre, ce serait parler de la boussole avec laquelle je tente de m'orienter. Je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut être intéressant, de parler de boussole. Il me semble plus beau de parler du voyage.

Nous voilà bientôt arrivé à l'interrupteur.

On y est presque, mais pas tout à fait.

Juste le temps de savoir si on en a encore besoin.

La lumière naturelle arrivera sûrement en même temps que nous et envahira notre couloir.

Les dérives de notre voyage auront dévié l'objectif, jusqu'au prochain coucher de soleil.

En attendant, notre petit homme est allongé par terre dans son terrain d'vague et compte les étoiles.

Des bouts de son visage brisé,

Des fragments éparpillés,

Pêle mêle.

Il ne les pointe pas du doigt, on lui a toujours dit que ça donnait des verrues.

Alors il se concentre et leur donne un nom, à chacune, pour les recenser.

Des lettres dans le bon ordre.

Un titre.

Un texte pour chacune d'elles :

Déluge

Partie de cache-cache entre deux tchécoslovaques au début du siècle

Le songe

Alphonse

Les Mains d'Edwige au moment de la naissance

Journées de noces chez les cromagnons

Littoral le sang des promesses

Pacamambo

Rêves

Incendies le sang des promesses

Willy Protagoras enfermé dans les toilettes

Forêts le sang des promesses

Architecture d'un marcheur

Assoiffés

Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face

Seuls

Ciels le sang des promesses

Le poisson Soi

Sœurs

Une chienne

Des femmes des héros des mourants

Inflammation du verbe Vivre

Les larmes D'Œdipe

Anima

Visage retrouvé

Un obus dans le cœur

Beyrouth

Le petite pieuvre qui voulait jouer du piano

Défenestrations

La sentinelle

Lettre d'amour d'un jeune garçon (qui dans d'autres circonstances auraient été poète mais qui fut poseur de bombe) à sa mère morte depuis peu

La mort est un cheval

Couteau

John

Sur la chanson qui suit, « Droit dans le Soleil », l'hôtesse de l'air passe parmi le bosquet de spectateurs, et leur ôte délicatement leur masque de sommeil, tour à tour. Sur leurs genoux ou à leurs pieds, une enveloppe leur aura été déposée avec le nom d'une œuvre inscrite sur chacune.

Tous les jours on retourne la scène
Juste fauve au milieu de l'arène
On ne renonce pas, on essaye,
De regarder droit dans le soleil

Tourne, tourne la Terre
Tout se dissout dans la lumière
L'acier et les ombres qui marchent
A tes cotés

À la croisée des âmes sans sommeil
L'enfer est myope autant que le ciel
On t'avait dit que tout se paye
Regarde bien droit dans le soleil

Tourne, tourne la Terre
Tout se dissout dans la lumière
L'acier et les ombres qui marchent
A tes cotés